HAL
open science

Arabie heureuse, Arabie déserte avant l'islam.

Jean-François Breton

To cite this version:

Jean-François Breton. Arabie heureuse, Arabie déserte avant l'islam.. Art et Archéologie au Proche-Orient. Mémoires d'Euphrate et d'Arabies, pp.63-82, 1991. hal-02197402

HAL Id: hal-02197402

https://hal.science/hal-02197402v1

Submitted on 30 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ART ET ARCHÉOLOGIE AU PROCHE-ORIENT

MÉMOIRES D'EUPHRATE ET D'ARABIES

PHOTOGRAPHIES JEAN-LOUIS NOU

Textes

PIERRE AMIET, MARIANNE BARRUCAND,
JEAN-FRANÇOIS BRETON, SERGE CLEUZIOU,
SOLANGE ORY, CHRISTIANE SAULNIER, JEAN-PIERRE SODINI,
ERNEST WILL, SLIMANE ZEGHIDOUR

HATIER

Mesdames

MARIANNE BARRUCAND
professeur d'histoire de l'art
et d'archéologie islamique à l'université Paris-IV,
travaux sur l'architecture
et l'urbanisme marocains
et les miniatures du Proche-Orient

SOLANGE ORY
maître de conférences à l'université de Provence (U.I.),
spécialiste d'épigraphie arabe

CHRISTIANE SAULNIER
maître de conférences à l'université Paris-I

Messieurs

PIERRE AMIET
inspecteur général honoraire des Musées de France,
ancien conservateur en chef
du Département des Antiquités orientales
du musée du Louvre

JEAN-FRANÇOIS BRETON
chargé de recherche au C.N.R.S.,
responsable de la mission
d'archéologie sud-arabique en République du Yémen

SERGE CLEUZIOU
directeur de recherche au C.N.R.S.,
responsable des fouilles protohistoriques françaises
dans le Sultanat d'Oman

PIERRE SODINI
professeur d'archéologie byzantine
à l'université Paris-I.
A dirigé des fouilles en Grèce (Argos, Thasos),
Turquie (Xanthos) et Syrie (Déhès, Qal'at Sem'an)

ERNEST WILL
membre de l'Institut,
ancien directeur de l'institut français
d'archéologie du Proche-Orient

SLIMANE ZEGHIDOUR
écrivain, auteur de La Vie quotidienne à La Mecque,
Hachette, 1989 (Prix Clio)
et de Le Voile et la bannière, Hachette, 1990 ;
journaliste,
membre du conseil éditorial du mensuel "Notre Histoire"

S O M M A I R E

Avant-propos 7
JEAN-LOUIS NOU

Les pays du Levant avant Alexandre 9
PIERRE AMIET
Découverte archéologique 10
La naissance du nomadisme pastoral 11
La première civilisation urbaine 14
Amorites et Cananéens 22
L'époque des royaumes nationaux 33

Le creuset du désert, préhistoire des oasis 51
SERGE CLEUZIOU
Un environnement hostile et prodigue 52
Les chasseurs du Rub' al-Khali 54
et les premiers éleveurs
Les pêcheurs des côtes 54
Paysans et éleveurs du IIIe millénaire 56
Le "pays de Magan" : cuivre et oasis 57
Le "pays de Dilmun" : religion 58
et thalassocratie
Yémen : un monde à découvrir 59
Vers d'autres horizons, du IIe millénaire 60
à l'âge de fer

Arabie heureuse, Arabie déserte, avant l'Islam 63
JEAN-FRANÇOIS BRETON
Langues et modes de vie 64
Tribus et commerce caravanier 68
Des "royaumes caravaniers" ? 72
Les villes d'Arabie heureuse 74
Le déclin de l'Arabie méridionale 80
Les oasis de l'Arabie déserte 82

D'Alexandre à Mahomet, nomades et sédentaires 89
ERNEST WILL
Heureuse Nabatène 90
La fortune de Palmyre 100
Tétrarques, phylarques et rois, de Damas à Hatra 116
Nomades et sédentaires à la fin d'un monde 121

Jérusalem la Sainte 125
CHRISTIANE SAULNIER
Aux origines... le Temple de Salomon 126
Le second Temple 126
Le Temple d'Hérode 130
Le Temple contesté 132
La destruction du Temple 136

Syrie et Palestine byzantines 141
JEAN-PIERRE SODINI
Importance démographique 146
Richesse 150
L'Eglise 156
L'Etat byzantin 157
Décadence 162
La conquête arabe 164

La civilisation des débuts de l'Islam 167
MARIANNE BARRUCAND
Le cadre historique 168
L'architecture religieuse 180
L'architecture palatiale 198
L'urbanisme du premier siècle islamique 205
Le décor architectural 215
Le premier art islamique : éclectisme et vitalité 222

La Mecque, mère des cités 225
SLIMANE ZEGHIDOUR

Annexes 231
Notes archéologiques 233
Cartes 248
Tableau chronologique 258
Index des lieux 264
Bibliographie 267

Arabie heureuse, Arabie déserte, avant l'Islam

Vers le VIe siècle avant notre ère, le royaume de Saba' et sa reine anonyme étaient enviés pour leurs richesses, fondées sur le commerce d'aromates. « Avec de très grandes richesses, avec des chameaux chargés d'aromates, d'or en énorme quantité et de pierres précieuses... » (1 Rois, X, 2 et 10), l'Arabie méridionale déployait sa magnificence jusque sur les bords de la Méditerranée. Les Sabéens ne surpassaient-ils pas, aux yeux des auteurs latins, tous les autres peuples par leur luxe et leurs importantes quantités d'or et d'argent ? Mais, avant d'atteindre Jérusalem ou Alexandrie, leurs caravanes devaient traverser des « contrées sablonneuses où ne poussent que palmiers, acanthes et tamaris », des régions côtières torrides, des oasis fertiles et ombragées... soit deux mille kilomètres à travers des pays et des reliefs très divers et contrastés.

Ératosthène distinguait ainsi, au IIIe siècle avant notre ère, l'Arabie Déserte d'une Arabie Heureuse, fertile et arrosée par les pluies d'été, correspondant, dans son sens le plus large, aux monts du Yémen. Disposé parallèlement au fossé de la mer Rouge, ce massif montagneux, le plus élevé du Moyen-Orient arabe, aligne des sommets dépassant trois mille mètres : 3 200 mètres au djebel Khawlān et 3 760 mètres au djebel Nabī Shu'ayb, non loin de Sanaa. Sur les hauts plateaux centraux, des seuils abrupts isolent des cuvettes tapissées de limons, et les pluies de mousson y permettent une agriculture sèche. Plus à l'est, les plateaux du Hadramaout forment un horizon tabulaire impropre à toute installation sédentaire. La vie se concentre au fond d'étroits canyons, au long des rubans verts des palmeraies et des champs irrigués. Enfin, sur la retombée plus arrosée de ces plateaux vers l'océan Indien, des résurgences alternent avec des sources thermales.

Au pied des monts du Yémen et du Hadramaout, un couloir de déflation borde le désert de Sab'atayn que les géographes arabes appellent les sables de Sayhād. A la suite de violents orages, les eaux y dévalent avec force et irriguent les grandes oasis de Mārib ou de Bayhān. Ces zones où les canaux et les vannes antiques retiennent le regard se reconnaissent à l'épaisseur parfois considérable de leur dépôt limoneux. Entre ces oasis, distantes d'une vingtaine de kilomètres, s'étendent des terres peu fertiles parsemées d'acacias, et des coulées de lave que les dunes recouvrent peu à peu. Sur les rivages de la mer Rouge, la Tihāma, encadrée de puissants escarpements, souffre d'une humidité saturée et d'une extrême chaleur. Ici, aucune culture sèche n'est possible, mais de petites oasis s'accrochent au débouché des torrents, et les champs atteints par les crues au moyen de digues sommaires connaissent alors des rendements élevés.

Pourtant cette Arabie dite « Heureuse » ne représente qu'une infime partie de la puissante masse continentale de la péninsule.

Dans les régions du centre et du nord, l'absence d'eau, rendue plus sévère encore par l'excessive chaleur, contraint les sociétés à vivre dans des conditions pénibles. Si, au nord, dans le prolongement du désert syrien, les précipitations atteignent 50 à 100 millimètres, à l'intérieur même de la péninsule, elles sont parfois nulles. La température y est élevée, avec de fortes amplitudes diurnes et annuelles, l'atmosphère très sèche, et les vents brûlants balaient un paysage souvent dépourvu de sol. En outre, le relief est massif, peu varié, relevé le long de la mer Rouge et incliné en pente quasi régulière jusqu'au golfe Arabo-Persique. Des dépressions d'origine tectonique atténuent cependant l'aridité du désert, et orientent les grands itinéraires. Sitôt franchies les montagnes, hautes de 1 800 mètres environ, surplombant la mer Rouge, le relief en effet se diversifie, et les oasis occupent les bassins. Plus loin vers l'intérieur, le désert de Nafūd aux roches incisives annonce le grand désert du sud. La région du Nadjd bénéficie, en revanche, de conditions plus favorables car des sources souvent abondantes s'échappent de la couverture calcaire.

Ainsi, dans la péninsule Arabique, on comprend aisément que tous ces « pays », plus diversifiés que ses contours massifs ne le laissent supposer, jouent des rôles différents dans son évolution historique.

LANGUES ET MODES DE VIE

Dans l'Antiquité, la différence entre Arabes du Nord et du Sud n'est pas ethnique mais linguistique. Si l'arabe – langue d'un peuple habitant la péninsule Arabique – paraît facile à délimiter par rapport aux langues parentes d'aujourd'hui, elle est plus complexe à définir dans le passé. On connaît seulement des inscriptions anciennes dispersées à travers toute la péninsule – principalement au nord, nord-ouest et sud-ouest –, qui semblent en représenter des états anciens. Loin de témoigner d'une unité de langue, ces inscriptions forment au moins quatre groupes principaux. Le premier groupe compte quelques centaines de graffitis appelés lihyanites (dans le nord du Hidjāz) ou safaïtiques (en Syrie méridionale et en Jordanie) – faussement dénommés thamoudéens -, et disséminés dans le nord-ouest de la péninsule ; les plus anciens d'entre eux remontent au premier millénaire. D'autres populations, peut-être des Arabes du Nord-Est, parlent une langue comportant notamment l'article *'l*, l'ancêtre du *al* arabe, mais ne gravent que peu d'inscriptions. Le plus ancien texte, probablement antérieur au début de l'ère chrétienne, serait une stèle funéraire de Karyat al-Faw, aux caractères sud-arabiques très soignés ; on la considère comme « le plus ancien monument de la langue arabe », si l'on exclut les graffitis sus-mentionnés. Deux autres inscriptions appartiennent à ce groupe du Nord-Est, l'une funéraire du roi Imru'al Kays rédigée en 328 de notre ère, l'autre bilingue (grec-arabe) retrouvée à Harran, au sud-est de Damas. Plus au sud, les sédentaires du Yémen utilisent des langues dites sud-arabiques, au moins au nombre de quatre : le sabéen, le minéen, le qatabanite et le hadramoutique. L'écriture est cursive sur les tablettes de bois, et géométrique sur les petits objets ou les blocs de pierre ; la paléographie, établie par Mlle J. Pirenne, permit ainsi de déterminer de manière approximative la date relative d'une

***Ci-contre :* Stèle d'albâtre, représentant à gauche un musicien jouant de la lyre. Musée de Sanaa.**

inscription. Rappelons ici que l'abondant matériel rapporté du Yémen par les premiers voyageurs permit le déchiffrement de ces textes dès les années 1870 - 1880 ; leur nombre dépasse aujourd'hui douze mille. Ils utilisent un alphabet sud-sémitique constitué dans la première moitié du IIe millénaire et comportant dès l'origine ses vingt-neuf signes. Ceux-ci sont en usage presque exclusivement jusqu'à la fin du VIe siècle de notre ère, et survivent encore de nos jours dans le syllabaire éthiopien. Le dernier groupe enfin, l'ancien arabe du Centre-Ouest, forme un ensemble confus et mal connu.

Au cours de l'histoire, ces différentes langues ne cessent d'évoluer. Des langues très anciennes disparaissent peu à peu au profit du sabéen qui, avec l'émergence du royaume de Saba', s'impose dans plusieurs régions du Yémen. Le sabéen se transforme lentement en une langue de culture, probablement peu parlée comme l'araméen pour les Palmyréniens et les Nabatéens. Vers le IVe siècle de notre ère, la langue himyarite (peut-être plus proche de l'arabe que du sabéen), pratiquée au sud des terres sabéennes, commence à se répandre en Arabie méridionale, tandis que la pénétration des Arabes entraîne une diffusion des dialectes arabes. Parallèlement, les autres langues du Centre et du Nord de l'Arabie convergent peu à peu pour constituer « l'arabe », et, comme le souligne Maxime Rodinson, « dans l'ensemble des tribus arabophones, une conscience ethnique diffuse fondée sur la langue et sur des traits culturels communs » commence à émerger vers le VIe siècle de notre ère. Des inscriptions plus nombreuses, notamment des poèmes, sont alors rédigées dans un arabe presque classique, de la Syrie à l'Arabie du Sud. Fait curieux, c'est dans le sud de l'Arabie que les langues sud-arabiques subsistent encore. Dans le Mahra, le Dhofar et dans l'île de Socotra, on parle le mehri ; sur la côte du sultanat d'Oman le bathari ; dans le Dhofar et les îles Kuria Muria, le jibbāli. Au total cent mille personnes utilisent encore ces langues, qui reflètent probablement la multitude des parlers de l'Arabie avant l'Islam.

À cette mosaïque de pays correspond aussi une grande variété de modes de vie. Si les oasis sont le fait du travail méticuleux des sédentaires, les rives de la mer Rouge connaissent diverses formes d'élevage ou de pêche, et les déserts d'Arabie du Centre sont parcourus par des nomades que les sud-arabiques désignent comme « Arabes ». Mais le terme nomade recouvre une infinité de situations. Leur genre de vie dépend à la fois du milieu, du type d'animal qu'ils utilisent, et des rapports qu'ils entretiennent avec les sédentaires. Les grands nomades tout d'abord, éleveurs de chameaux en déplacement incessant dans le Nadjd par exemple, forment souvent de petits groupes d'une vingtaine de personnes, mais se retrouvent à certaines saisons de l'année au sein de fédérations plus vastes. En règle générale, ils subviennent tout juste à leurs besoins : lait, dattes, produits d'élevage (chair, peau et laine de chameau) ; le surplus est rare et la richesse peu diversifiée. Plus au nord, aux confins de la Syrie, d'autres nomades mènent chèvres, moutons et chameaux de pâturages en points d'eau. Moins mobiles que ceux de la péninsule où ils ne pénètrent jamais, ils sont, de ce fait, fréquemment sous le contrôle d'États voisins ou d'autres groupes nomades. Enfin, dans les régions syriennes ou mésopotamiennes, on trouve une importante population semi-nomade dont le cycle de migrations dépend principalement de facteurs climatiques.

Quelle est l'origine de ces nomades ou semi-nomades, éleveurs de chèvres ou de moutons ? Des éleveurs de chameaux chassés d'Arabie par des groupes plus puissants ? C'est ainsi que les éleveurs installés près de l'Euphrate au VIe siècle de notre ère, les Tanūkh ou les Iyād viendraient, selon une tradition invérifiable, d'Arabie centrale, repoussés au nord par les nomades de la tribu Bakr bin Wā'il. Les tribus de Madhij et de Kinda accréditent de même la légende de leur origine en Arabie centrale ; repoussée vers le sud par des rivaux plus puissants, la tribu de Kinda s'installe au nord du Yémen. À la fin du IIe ou au début du IIIe siècle de notre ère, les inscriptions sud-arabiques fixent sa capitale à Karyat al-Faw.

En définitive, toutes ces populations nomades ou semi-nomades forment un flux ininterrompu, au gré des fluctuations climatiques et politiques. Quelques années de précipitations abondantes permettent à un groupe

***Ci-contre :* Statuettes en terre cuite de provenances diverses (dont Mârib). Haut. : 10-15 cm. Musée de Sanaa.**

d'augmenter son bétail et de camper plus longtemps sur ses pâturages providentiels. Dans cet environnement hostile, l'association avec des sédentaires permet, seule, de faire face aux aléas du climat et des récoltes. Entre les nomades, qui connaissent les ressources du désert, les réseaux de puits, les richesses minières, et les sédentaires, qui fournissent les biens de subsistance ou d'artisanat, s'établissent de nombreux liens d'échange. Certes, au niveau de cette « continuité ethnique », les rapports sont complexes et non dépourvus d'antagonismes. Tantôt les fractions d'une même tribu se livrent à des activités complémentaires : élevage, culture de palmiers ; tantôt les nomades se mettent au service des villes et s'enrôlent comme mercenaires ou chefs de caravanes, tandis que d'autres se livrent au pillage des oasis ou des camps nomades rivaux. Traditionnellement des murs et des réseaux de tours protègent les accès aux zones irriguées ; il en est encore ainsi dans les oasis du Asīr. Parfois, les sédentaires montent des expéditions punitives pour affirmer leurs droits de transit menacés ou pour exiger le paiement de taxes. Ainsi les réseaux d'échange fonctionnent au gré des trêves et des combats, selon des séquences que l'archéologie ne reconstitue pas toujours.

TRIBUS ET COMMERCE CARAVANIER

En dépit de leur diversité, les différentes régions de l'Arabie préislamique offrent au moins deux traits communs : une structure tribale de la société et une organisation caravanière des échanges.

Dans un système tribal, l'individu se situe dans un certain nombre d'unités qui, superposées et étroitement imbriquées, déterminent son statut, ses droits et ses devoirs. Il appartient d'abord à une famille restreinte qui, associée à d'autres par des liens de parenté, constitue un lignage. Ces lignages forment, à leur tour, sur des bases diverses selon les régions, des clans regroupés en tribus. De manière très approximative, deux conceptions tribales s'affrontent et coexistent en Arabie. La première ne connaît qu'une forme d'organisation territoriale : les paysans installés sur des terres depuis des millénaires s'organisent en tribus, au territoire bien délimité et aux traditions spécifiques. La seconde voit dans la tribu la descendance mâle d'un ancêtre éponyme.

Le premier type d'organisation tribale se rencontre sur les hautes terres du Yémen. Là, les tribus se définissent exclusivement par la propriété du sol. Les petites communautés n'ont pas de nom en propre ; elles sont désignées d'après leur terroir, en général exigu : on connaît ainsi la tribu de Na'īt au nord de Sanaa. Bien que le terme tribu (ou *sha'ab*) désigne tant cette petite communauté que la réunion d'un certain nombre d'entre elles, rien ne laisse supposer que les liens de sang soient déterminants. Aucune tribu ne fait référence à un ancêtre commun, mais chacune possède en général un panthéon qui lui est propre. Elle dispose ainsi d'un sanctuaire consacré au dieu principal, au rayonnement parfois régional, et de modestes temples consacrés aux autres divinités.

La situation est différente en bordure du désert de Sayhād où les tribus mettent en valeur des réseaux d'irrigation perfectionnés, ce qui requiert une importante main-d'œuvre et implique un pouvoir fort. Six tribus principales occupent ainsi les grandes vallées du Yémen : Ma'īn et Haram dans le ouadi Djawf, Saba dans le ouadi Adhana, Qataban dans le ouadi Bayhān, Awsān dans le ouadi Markha, et Hadramaout dans le ouadi du même nom. La cohésion sociale y est toujours un facteur de survie : les liens de sang fondent la tribu. Celle-ci s'organise en une pyramide rigoureuse selon des liens de parenté : la tribu de Ma'īn compte au moins dix-huit clans, et le mieux connu d'entre eux vingt-six sous-clans. La parenté s'exprime parfois aussi en termes religieux ; les membres de telle tribu peuvent ainsi se dire « enfants » de la divinité principale, d'Almaqah, par exemple, à Saba'. Dans ces régions, la cohésion du système tribal permit l'émergence de structures étatiques solides probablement dès la première moitié du premier millénaire.

En Arabie du Nord, le terme « tribu » se réfère aux groupes d'une profonde stabilité et d'une grande solidarité sociale : les tribus forment de vastes unités sociales (et parfois politiques) autonomes. Un exemple :

Mârib.
Piliers du sanctuaire d'Almaqah
partiellement dégagé en 1951.
Yémen.

l'Arabie du Nord-Est appartient vers le VIe siècle de notre ère à l'immense confédération tribale des Bakr bin Wā'il. Celle-ci comprend plusieurs tribus et les sources en ont retenu les plus importantes ; les Banū Shaybān, les Banū Kays, les Banū Hanīfa etc. Les Banū Shaybān par exemple comportent des dizaines de lignages, eux-mêmes divisés en une dizaine de clans. Leurs activités sont variées : si les Shaybān nomadisent, les Hanīfa se sont sédentarisés dans la plaine de Yamāma en Arabie orientale. La solidarité entre tous ces groupes se situe, non au niveau des clans, mais à celui des lignages, et pourtant ces derniers entrent fréquemment en conflit. Ces tensions internes expliquent en partie la disparition de la confédération bin Wā'il au VIIe siècle de notre ère. De façon générale, il est malaisé de fixer à une époque l'image d'une grande tribu, car celle-ci évolue sans cesse. Des lignages disparaissent, d'autres s'élèvent au rang de tribu, des groupes extérieurs s'attachent comme alliés ou clients : la cohésion de l'ensemble tend à se relâcher au gré de ces fluctuations. Ne reste-t-il alors comme lien social que la mémoire affaiblie d'un ancêtre commun, parfois même mythique, celui auquel les généalogistes se raccrochent, adroitement et par nécessité, pour justifier le pouvoir de groupes plus puissants ? De telles théorisations embrassant l'ensemble des tribus arabes abondent à peu près partout après la naissance de l'Islam. L'une d'entre elles eut un retentissement considérable. Elle prétendit que les tribus d'Arabie auraient formé deux branches : les tribus du Nord et du Centre auraient eu pour ancêtre 'Adnān, descendant d'Abraham, celles du Sud (les Sud-Arabiques) seraient issues d'un Kahtān, descendant de Sem, fils de Noé. Certains généalogistes appellent même les descendants de Kahtān les « vrais Arabes » auxquels certains rajoutent les « Arabes disparus » d'avant l'Islam, et ceux de 'Adnān, paradoxalement les « Arabes arabisés ». Que cette division ait ou non un fondement de vérité, elle suscita plus d'une controverse. Confrontés à la poussée des Arabes au Yémen, à leur pouvoir comme au prestige de leur antériorité, les Yéménites élaborèrent à leur tour des généalogies fictives qui les rattachaient eux aussi à des ancêtres éponymes. Ainsi, à la veille de l'Islam, une même conception du système tribal finit par prévaloir dans presque toute la péninsule. Foires, marchés et pèlerinages tendent à renforcer ces liens tribaux que le commerce caravanier, depuis plus d'un millénaire, contribuait déjà à tisser.

Affirmer que ce commerce est un facteur d'unité de toute l'Arabie occidentale paraît peut-être excessif, mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il établit des liens réguliers entre le Nord et le Sud. Ce commerce fait la fortune des oasis, chaque étape devant fournir alimentation pour les hommes et fourrage pour les bêtes, contre taxes ou redevances. Cette intense activité engendre des contacts nombreux entre les cultures de l'Arabie du Sud et celles, particulièrement dynamiques, de Méditerranée orientale et d'Égypte. Les agents de cette diffusion sont, sans nul doute, les Minéens, présents à Karyat al-Faw, Moab, Yathrib (Médine), Dedan, Gaza, etc., et les seuls de l'Arabie méridionale à consigner leurs activités commerciales dans les inscriptions.

Paradoxalement, l'organisation des caravanes nous échappe à peu près totalement : les inscriptions sud-arabiques ne mentionnant ni les sommes destinées à l'élevage des chameaux, ni le nombre des bêtes engagées dans les expéditions, ni la fréquence des caravanes, ni leur composition. Les archives commerciales sont encore muettes, et à Shabwa, capitale du Hadramaout, nous n'avons retrouvé ni tarif douanier ni texte relatif au commerce d'encens.

Ces profondes lacunes dans la documentation nous conduisent à utiliser, prudemment, les sources grecques ou latines. Au Ier siècle de notre ère, Pline rapporte ainsi que Timna', la capitale qatabanite, se trouve à « 2 437 500 pas de Gaza », port de Judée, soit un trajet de 65 étapes de chameau, et ajoute que les prêtres et les scribes des rois reçoivent des « parts déterminées », ainsi que les gardes, satellites, portiers et serviteurs : « Tout au long de la route, il faut payer ici pour l'eau, là pour le fourrage, pour les stations et les péages, si bien que les frais jusqu'à notre rivage s'élèvent à 688 deniers par chameau. » Six siècles après, l'organisation d'une caravane est toujours aussi onéreuse : indemnités pour l'usage des puits et des

Arbre à myrrhe.
Région de l'Hadramaout.
Yémen.

terrains de pacage, rémunération des convoyeurs officiels, péages aux tribus dont il faut traverser le territoire. D'où la nécessité avant le départ de négocier avec ces tribus, de s'assurer la protection de personnages importants, et de payer les guides chargés de régler le détail des itinéraires, des haltes et des étapes. Ce sont eux, en effet, qui savent reconnaître les passages dans les dunes et les pistes effacées par une crue soudaine. Précautions indispensables car une caravane forme un convoi considérable.

Un millier de chameaux dans l'Antiquité ? Simple hypothèse car aucune inscription sud-arabique ne fournit d'évaluation chiffrée. À la veille de l'Islam, les caravanes korayshites peuvent compter jusqu'à deux mille cinq cents chameaux et jusqu'à trois cents guides ou convoyeurs.

Comment les mailles de ce filet caravanier couvrent-elles l'ensemble de l'Arabie ? Principalement autour d'un tronc commun sud-nord. Au sud, l'*Arabia odorifera*, productrice d'encens, comprend le Hadramaout, le Mahra et le Dhofar. La récolte se concentre à Shabwa, sise à l'extrémité du plateau du Hadramaout et, de là, les pistes caravanières, jalonnées de sépultures en forme de cairns, suivent les éperons de Arayn et de Ruwayk, avant d'atteindre Najrān, au pied des monts du Yémen.

Les caravanes s'avancent alors en Arabie déserte. À deux cent quatre-vingts kilomètres, elles atteignent Karyat al-Faw, ville importante dès le début de notre ère, puis Ta'if et Médine. De là, elles rejoignent, les unes Tayma et al-Djawf, les autres al-Ula (Dedan) et Madayn Salih ; quittant cette ville-frontière nabatéenne, elles longent alors la bordure orientale du plateau de Hisma et bifurquent vers Pétra par le ouadi Ramm ou vers le golfe d'Akaba.

De nombreuses pistes transversales viennent se greffer sur cet axe principal. À Tayma, une route rejoint le golfe Arabo-Persique par Kharj et Burayda ; à Karyat al-Faw, une autre rejoint Ryadh par les oasis d'al-Sulayyil et Layla. Enfin, en bordure du Ramlat as-Sab'atayn, des pistes relient directement les villes de Barākish, Mārib, Timna' et Shabwa. Toutes ces routes, jalonnées de puits, citernes, fortins et tours de garde, sont étroitement contrôlées, et Pline rapporte que la traversée du territoire minéen se faisait sur une seule voie étroite (Pline, *Histoire naturelle*, XII, 54).

Que transportent ces caravanes, sinon une denrée quasi légendaire, l'encens ? En fait ce terme générique désigne résines, mastic, cinnamome, myrrhe, gommes... provenant d'arbres divers. Leur culture est sans doute méticuleuse – à l'image des « paradis » (jardins clos aux essences choisies) hellénistiques –, leur récolte méthodique et leur transport soigneusement contrôlé. Selon Pline, le roi de Qataban dispose du monopole de la cannelle, et en règle la vente et le marché par décret (Pline, H.N., XII, 93) ; selon lui encore, les transactions se font de la façon suivante : les caravaniers forment des tas d'encens et de myrrhe, y mettent des étiquettes avec le nombre de mesures et le prix de vente, et les confient à des surveillants. Les marchands mesurent ensuite le tas qui leur convient et déposent la somme correspondante. Les prêtres viennent enfin prélever le tiers du prix pour le dieu, Syn à Shabwa (Pline, H.N., IX, 4, 6). Dans les ports, l'encens est chargé en vrac et, dans les entrepôts de Qana', on le retrouve façonné en centaines de petits blocs.

Hormis l'encens, l'Arabie méridionale n'a, semble-t-il, guère de produits à proposer, et il faut considérer avec prudence les mentions d'exportation de minerais précieux vers le nord. À l'inverse, les villes du Yémen importent, selon le *Périple de la mer Erythrée*, « du blé et du vin d'Égypte, du cuivre, de l'étain, de l'argenterie repoussée, des vêtements fins, des vases d'or... », contredisant ainsi les regrets de Pline : « Les Arabes n'achètent rien » (H.N., VI, 162). Il reste certes peu de traces de ces produits de luxe, mais les fouilles commencent à exhumer céramique romaine, lampes à huile, verres de Syrie ou d'Égypte...

DES « ROYAUMES CARAVANIERS » ?

Cette formule qui connaît un succès comparable à celle des « cités caravanières » de M. Rostovtzeff mérite-t-elle de s'appliquer aux étapes de ce grand commerce ? En Arabie du Nord comme du Centre, cette notion paraît, en raison même de l'état de la

Ci-contre : **Al-Jûba. Qataban. Stèle d'albâtre représentant un personnage avec épée et poignard. Ier s. av. J.-C. Musée de Sanaa.**

documentation, relativement obscure. Dans les villes de Dedan ou Tayma, les activités commerciales l'emportent-elles de loin sur les autres, et les chefs caravaniers y jouent-ils un rôle déterminant ? Les éléments épigraphiques et archéologiques ne permettent pas toujours de répondre. En Arabie du Sud, seul le royaume de Ma'īn – à en croire les inscriptions – pourrait être qualifié de « caravanier ». Ma'īn, en dépit d'un territoire fort exigu, dispose de comptoirs nombreux (de Timna' au sud à Gaza au nord) et sa fortune semble – plus que celle des autres États sud-arabiques – liée au sort des routes terrestres comme maritimes. Les commerçants minéens sont assez puissants pour monter des caravanes jusqu'à Pétra ou Gaza, tels « 'Ammīsadik... et Sa'īd..., chefs des caravaniers, et les caravaniers minéens qui partirent en expédition pour faire du négoce avec eux deux en Égypte, en Syrie et au-delà du Fleuve... ». Leurs richesses leur permettent de contribuer à l'édification des puissantes murailles de Barākish ou de Ma'īn, à la différence des fortifications sabéennes – œuvres des moukarribs ou des rois de Saba'. Quant aux rois de Ma'īn, ils ne participent pas directement aux grands programmes architecturaux, ne semblent pas jouer de rôle important dans les différents cultes et n'entreprennent pas d'opérations militaires notoires ; leur principale activité se limite à promulguer des « décrets », principalement d'ordre financier. Qu'en est-il des autres royaumes ? Ceux de Qataban et de Hadramaout ne disposent guère de comptoirs, à l'exception de la colonie hadhramie de Khōr Rory sur l'océan Indien. Si Shabwa s'impose comme le centre de la collecte d'encens, il est difficile de cerner la part de ce produit dans l'économie du royaume. En outre, les rois hadhramis, à l'inverse des rois minéens, exercent des fonctions variées, fiscales et commerciales, selon les auteurs latins, qui laissent peu de place dans les inscriptions aux caravaniers du royaume. Au Yémen, l'impression prévaut que les Minéens se spécialisent dans le grand commerce tandis que leurs voisins rivalisent pour le pouvoir.

La richesse de l'Arabie Heureuse nourrit mythes et légendes à la mesure de son éloignement. « Aucun peuple ne paraît plus prospère que les Sabéens et les Gerrhéens, raconte-t-on à Alexandrie bien avant notre ère, car ils ont amassé tout ce qui leur échoit à titre de bénéfice d'Europe ou d'Asie... leur luxe ne consiste pas seulement en des œuvres de toreutique admirables, dans la variété des coupes, mais aussi dans les dimensions des lits... On dit qu'ils ont élevé beaucoup de colonnes dorées ou en argent... ». Ces mêmes Sabéens ne possèdent-ils pas, selon Pline, des forêts d'arbres odoriférants, des mines d'or et des cours d'eau abondants ? « Ce sont les nations les plus riches du monde... », et les auteurs latins de souligner l'extrême inégalité avec laquelle la Fortune répartit ses biens sur terre : les Arabes brûlent cinnamome et cannelle pour leurs usages domestiques.

LES VILLES D'ARABIE HEUREUSE

Au-delà de ces images, l'Arabie méridionale mérite son épithète d'Heureuse, tout d'abord par ses précipitations abondantes : 150 à 200 mm de pluie à Sanaa, 250 à 300 mm à Ta'iz et un mètre à Ibb. Liées au système des moussons de l'océan Indien, ces pluies s'abattent par deux fois dans l'année, en avril et en juillet-août. Les hautes terres du Yémen sont alors recouvertes d'eau et leurs terrasses inondées ; les ruisseaux se gonflent de part et d'autre d'une ligne de partage orientée nord-sud, les uns dévalent vers la mer Rouge, les autres vers le désert. Les cours d'eau dont les bassins de réception couvrent quelques milliers de kilomètres carrés, comme le ouadi Adhana, se transforment alors en torrents impétueux. Deux ans après l'achèvement du barrage de Mārib en 1984, le lac de retenue couvrait déjà une superficie impressionnante. Chaque crue dépose une pellicule de limon fertile, condition de toute agriculture en bordure des monts du Yémen. Dès le second millénaire, si ce n'est avant, les hommes tentent ainsi de créer de petites surfaces agricoles en amont des cours d'eau intermittents. Peu à peu, une longue pratique leur permet d'étendre l'irrigation à des zones plus vastes : les champs sont alors conquis sur un couloir de déflation aride. Les eaux des crues sont dirigées vers des ouvrages hydrauliques édifiés en pierre : des capteurs. Elles empruntent alors des canaux de terre parfois très longs, puis sont

réparties dans plusieurs zones de même altitude et inondent enfin les champs. Ainsi peu à peu des zones irriguées se créent puis se développent sur quelques centaines, voire quelques milliers d'hectares ; la plus grande oasis, celle de Mārib, aurait couvert vingt mille hectares, celle de Shabwa n'atteignant pas la moitié. La création de telles zones d'irrigation suppose une habileté technique peu ordinaire, celle qui consiste à calculer des pentes inférieures à 1% et à construire des vannes capables de répartir équitablement des masses d'eau soudaines. Tout cela nécessite une main-d'œuvre nombreuse et des corps de métiers spécialisés. Selon certaines inscriptions, les premiers grands travaux d'hydraulique remontent au règne de Karib'īl Watar, fils de Dhamar'alī, vers le Ve siècle avant notre ère (?). De manière générale, si les travaux d'irrigation dans ces vallées sont loin de rivaliser avec ceux de Mésopotamie, certaines caractéristiques des « sociétés hydrauliques » semblent réunies. Le fonctionnement de tels réseaux d'irrigation est cependant fragile : des crues violentes peuvent détruire les vannes, des périodes sèches interdire la mise en eau des champs et des conflits provoquer enfin de graves destructions. Mais le vrai péril réside en l'alluvionnement constant des champs.

Autre source de richesse, le bois. Les recherches récentes le confirment : une partie du Yémen était recouverte de forêts, les hauts plateaux surtout, mais aussi les abords du désert, là où de nos jours ne subsistent que *Tamaris nilotica*, *Acacias tortilis*, etc. Les espèces sont désormais connues : jujubiers, genévriers, pins sylvestres, etc. Les constructions antiques font grand usage du bois ; il sert à monter les ossatures des murs au-dessus de hauts soubassements de pierre. La fouille du château de Shabwa a ainsi mis au jour des centaines de poutres consumées, mais souvent bien conservées en raison de l'extrême sécheresse. Sur d'autres sites, les colombages des maisons affleurent encore en surface. En outre, le bois sert à tailler des bâtonnets – support d'une correspondance sans doute abondante –, à sculpter des statuettes et à fournir des éléments décoratifs. Mentionnons enfin les richesses minérales et au premier rang, le sel gemme. Présent en de très nombreux sites sur les bords du désert, il fut intensément exploité dans l'Antiquité. De nombreuses villes se sont installées près de ses mines ; à Shabwa, le sel est toujours extrait à ciel ouvert au moyen de pics, et alimente un petit commerce régional. Les autres ressources naturelles du Yémen paraissent modestes. On ne connaît qu'une mine de quelque importance, celle d'ar-Radrād, d'où fut extrait de l'argent jusqu'au IXe siècle de notre ère.

Le chapelet de villes, égrenées à intervalles réguliers en bordure du désert de Sab'atayn, témoigne de la richesse du Yémen antique. A l'est, les villes du Hadramaout : Shibām, Raybūn, Huraydha et Shabwa ; au sud, celles de Qataban, Timna' et Hinū az-Zurayr ; plus au nord, Mārib et Sirwāh ; enfin, les villes du Djawf : Barākish, Ma'īn, Haram, Kamna, Nashq et Nashān. Une vingtaine de villes au total, distantes au plus d'une trentaine de kilomètres ; c'est une densité qu'aucune autre région de la péninsule ne connaît au début de notre ère. Parmi ces établissements de moyenne importance (de 800 à 1 500 mètres de pourtour), deux exceptions : Shabwa et Mārib qui, avec ses 4500 mètres de muraille, s'impose comme la première métropole d'Arabie du Sud. Tous ces établissements dressent leurs hautes murailles de pierre au milieu même de leurs champs irrigués. Les systèmes défensifs probablement les plus anciens sont faits de casemates, les autres juxtaposent – comme à Hinū az-Zurayr – des édifices divers. Plus tard, les Sabéens entourent leurs nouvelles possessions, par exemple Khirbat Sa'ūd, de murailles continues aux murs très épais. Puis, évolution décisive vers le IVe siècle avant notre ère (?), les remparts sont constitués d'un épais massif de brique crue doublé d'un mur de pierre souvent monté en appareil régulier. L'enceinte de Nashq (la moderne al-Baydā'), avec ses cinquante-six tours couronnées de blocs ornés de denticules et ses quatre-vingt-onze dédicaces de construction, n'est-elle pas le meilleur exemple de l'architecture militaire de cette époque ? Du IVe au IIe siècle avant notre ère, les villes du Djawf s'entourent de puissants remparts très soigneusement appareillés et couverts d'inscriptions témoignant de la fortune de leurs constructeurs. Ainsi les murailles de Barākish (l'antique

***Pages suivantes :* Paysage du djebel Harraz à l'est de Manakha. Yémen.**

Yathil), hautes d'une douzaine de mètres, gardent pendant des siècles l'entrée du Djawf, avant de succomber aux légions romaines d'Aelius Gallus en 24 avant notre ère.
Une fois la porte d'une de ces villes franchie, on remarque de nombreux édifices, tantôt disposés en couronne le long des remparts, tantôt éparpillés çà et là. Aucune voie rectiligne ne se dessine, pas plus qu'une place publique : la rigueur des plans hellénistiques ne s'est jamais appliquée aux villes sud-arabiques. Les édifices civils semblent, de loin, les plus imposants dans ce cadre urbain. Constitués d'un haut soubassement de pierre, ils comprennent un ou plusieurs étages en bois, offrant l'aspect de maisons-tours qui n'est pas sans évoquer celui des maisons du Yémen traditionnel. La ville de Shabwa compte ainsi cent vingt maisons environ, aux principes de construction similaires ; pour les mettre en œuvre, on eut recours à des matériaux très divers (grès, calcaire, schistes, brique crue, bois, etc.) et à une main-d'œuvre qualifiée (tailleurs de pierre, maçons et charpentiers). Les dédicaces de construction le consignent : ces maisons abritent de grands personnages, membres de la famille royale, chefs de tribus, propriétaires terriens ou marchands fortunés. Il en est à Shabwa comme dans les autres villes sud-arabiques ; sur les hautes terres, les châteaux himyarites de Baynūn, Dāmigh, Ghūmdān... dont le souvenir doit tant à l'écrivain yéménite al-Hasān al-Hamdānī, dressent leurs étages de bois sur de puissants soubassements de pierre. Le plus impressionnant de ces édifices, le château royal de Shabwa, comporte une tour centrale précédée d'un bâtiment à portiques encadrant une cour carrée. L'édifice, dressé sur un socle massif et haut de plusieurs étages munis de petites ouvertures, semble destiné à la défense plutôt qu'à l'agrément. Il faut pénétrer dans la cour pour découvrir panneaux de fresques et piliers à chapiteaux décorés de taureaux ailés : un décor mixte d'inspiration gréco-romaine mais d'exécution locale. Le luxe en effet de ces rois du IIIe siècle de notre ère est d'avoir fait appel à des artistes étrangers (des peintres notamment) et d'avoir importé des objets provenant d'ateliers syriens ou égyptiens.

La renommée des villes tient enfin au prestige de leurs sanctuaires. Le plus célèbre d'entre eux, celui dont le rayonnement s'étendait à toute l'Arabie du Sud, le temple d'Awwām (localement appelé Mahram Bilkīs) livra, lors de sa fouille en 1950, environ trois cents inscriptions. Un autre sanctuaire non moins fameux, installé au pied du djebel al-Lawdh à l'extrémité orientale du Djawf, attira à certaines époques des tribus de tout le Yémen : des banquets rituels s'y tenaient à l'occasion de cérémonies destinées à renouveler des pactes d'alliance entre tribus. Plus à l'intérieur du Djawf, des sanctuaires fédéraux s'élèvent à l'est des villes : le mieux conservé d'entre eux, le sanctuaire de Athtar dhū-Rasaf à Nashān, comporte trois portiques monumentaux, et une cour centrale fermée par un hémicycle de sièges et bordée de portiques supportant une toiture de pierre quasi intacte. Tous les piliers sont couverts de dédicaces de construction ou d'un extraordinaire décor incisé, composé de végétaux, d'animaux (serpents enlacés, autruches et bouquetins) et de personnages. En outre, la fouille a livré plusieurs autels de pierre et des amulettes de bronze.
Sanctuaires, fortifications et maisons-tours attestent la fortune des élites sud-arabiques. Au premier rang, les familles royales et les dignitaires des cours, connus par des dédicaces. Ils forment cette aristocratie guerrière dont les inscriptions rapportent avant tout les faits d'armes ; dans le temple d'Awwām à Mārib les grandes stèles relatent leurs expéditions contre le Hadramaout. Au second rang, peut-être, les propriétaires terriens enrichis par l'irrigation vivent des surplus qu'ils ne réinvestissent sans doute guère dans l'agriculture. Enfin, les marchands dont le rôle économique – plus que social – est important, n'occupent que peu de place dans les textes, hormis à Ma'īn.
L'apport culturel de ces chefs caravaniers est cependant loin d'être négligeable ; ils ouvrent l'Arabie méridionale à des influences extérieures, variables selon les époques ; égyptienne et grecque au premier millénaire, gréco-romaine à partir du tournant de notre ère. Ce sont les œuvres d'art qui témoignent, en dernier lieu, de la richesse des Arabes du Sud. Celles qui nous sont parvenues – un petit nombre, il est vrai – ne

Ci-contre : **Portique du temple confédéral du royaume de Ma'īn, dédié à Athtar dhū-Qabdūm. Djawf. Yémen.**

s'illustrent guère par leur diversité au premier millénaire : des amulettes ou statues de bronze (celle de Ma'adkarib) aux protomes de taureaux, des statuettes d'albâtre hiératiques aux bas-reliefs (de style pseudo-assyrien), les influences stylistiques sont difficiles à saisir. À la même époque, l'ornementation architecturale se réduit à des motifs hérités de l'art du bois, à des panneaux encastrés et à des frises d'ibex. Les marchands sud-arabiques n'enrichissent guère cette iconographie de thèmes étrangers avant le début de notre ère, semble-t-il. Puis, prenant modèle sur les pièces importées, les artistes locaux se mettent à produire des copies plus ou moins habiles. Parmi les pièces caractéristiques de cet art hybride, mentionnons seulement cette coupe d'argent rehaussée d'une bande d'or ornée d'animaux ailés jaillissant de rinceaux (IIIe siècle de notre ère environ. Musée d'Aden) et ces grandes statues de rois himyarites signées par deux artistes, l'un gréco-romain, l'autre sud-arabique (musée de Sanaa).

LE DÉCLIN DE L'ARABIE MÉRIDIONALE

Que reste-t-il de ce brillant tableau de l'Arabie du Sud à la veille de l'Islam ? Ses richesses se sont évanouies, les unes depuis longtemps en bordure du désert, les autres plus récemment sur les hautes terres. Si le Yémen demeure encore le pays de l'encens où les caravanes de Ta'if et de La Mecque s'approvisionnent régulièrement, ses villes s'appauvrissent, son système tribal se modifie profondément, et les Arabes nomades envahissent ses montagnes.

Les difficultés que traversent de nombreuses villes sont d'abord liées aux conditions mêmes de leur existence : l'irrigation. Le principe en a déjà été évoqué ; chaque crue dépose une pellicule de limon nourricier. Au terme de quelques siècles, l'exhaussement peut atteindre une dizaine, voire une vingtaine de mètres. Les paysans disposent de plusieurs solutions : créer de nouvelles zones irriguées, reculer vers l'amont des torrents les prises d'eau ou abaisser, par un gigantesque travail de terrassement, le niveau des champs. Les deux dernières ont été tentées à Shabwa, en vain. Il ne reste alors qu'à construire un barrage, si le relief le permet, pour élever le niveau des eaux. A Mārib, le ouadi Adhana fut ainsi barré par une digue, peut-être dès le IVe siècle avant notre ère, mais sûrement au Ier avant notre ère, selon les inscriptions des môles nord et sud. Cette construction fragile, plusieurs fois réparée, se rompit définitivement vers la fin du VIe siècle ; ce fut un drame local que le Coran consigna néanmoins : « Les Saba' se détournèrent (cependant de Nous). Nous déchaînames contre eux l'inondation d'al-'Arīm (terme himyarite pour désigner la digue) » (Coran, XXXIV, 15/16 ; traduction Blachère). En dehors de Mārib, au milieu du VIe siècle, de nombreux autres réseaux d'irrigation étaient déjà à l'abandon. Les fondements de cette économie de steppe définitivement ébranlés, l'agriculture se fixe désormais sur les hauts plateaux.

En outre, en bordure du désert, les villes voient diminuer les ressources qui auraient pu leur permettre de faire face à cette situation. Au tournant de notre ère, les routes caravanières de l'intérieur subissent la concurrence des liaisons maritimes, sans nul doute moins onéreuses parce qu'évitant les taxes urbaines. Les premiers touchés furent les Minéens. Signe des temps nouveaux, ils ne lancent plus de programmes architecturaux. Ils ont, il est vrai, subi l'assaut, suivi d'une brève occupation, des armées romaines. Les autres royaumes s'adaptent diversement à cette situation : si le Hadramaout continue d'envoyer de nombreuses caravanes vers le nord, il crée une flotte ancrée à Qana' sur l'océan Indien. Mais en 225 de notre ère, les bateaux en rade seront brûlés lors d'un raid célèbre mené par les Sabéens, tandis que le château royal de Shabwa sera saccagé : le Hadramaout ne se remettra jamais de ce revers.

Autres difficultés : les transformations du système tribal à partir du début de notre ère. Sur les hautes terres, selon C. Robin, une élite de notabilités émerge des petites communautés agricoles. Ces seigneurs, enrichis sans doute par l'accumulation de dîmes et de butin, placés souvent à la tête d'une tribu, se dénomment désormais *kayls*. Ce titre, appliqué à l'origine à une personne, tend à concerner toute une parenté : il s'agit alors d'un « titre de noblesse » héréditaire. Ces *kayls* constituent peu à peu une catégorie sociale à part qui

Ci-contre : **Al-Jûba. Qataban. Stèle dite « à la déesse » portant une gerbe d'épis. Début de notre ère. Musée de Sanaa.**

mène une politique personnelle d'alliances de plus en plus indépendantes des tribus antérieures ; certains même forment des fédérations mouvantes tandis que d'autres se proclament rois de Saba' et de dhū-Raydān. Ces derniers entreprennent alors de s'étendre sur tous les hauts plateaux du Yémen, puis jusqu'en Hadramaout. Au IVe siècle, ils réussissent à unifier toute l'Arabie méridionale, à l'exception du littoral de la mer Rouge sous contrôle éthiopien. A leur tour, d'autres *kayls* tentent de constituer de vastes fédérations, celle des Hāshid-et-Bakīl, celle des Banū Yaz'an... mais aucune ne peut ramener un minimum de stabilité dans le pays. D'après les sources islamiques, les querelles tribales, avivées par des antagonismes religieux, amènent enfin les derniers princes yéménites à faire appel aux Perses. Vers 570, ils envahissent le pays et mettent fin à la civilisation sud-arabique. Cette désagrégation des anciennes structures tribales facilite la pénétration des Arabes au Yémen. Le fait n'est pas nouveau : les Arabes vivaient depuis longtemps à la lisière des grands réseaux d'irrigation qui suscitaient leur convoitise. Tenus à l'écart par les États d'Arabie du Sud, ils n'intervenaient que secondairement dans l'économie comme caravaniers et dans l'armée comme mercenaires. Mais ces fonctions les amènent peu à peu à se sédentariser ; les inscriptions mentionnent ainsi des tribus nouvelles (par exemple, les Hanakites) adorant des divinités différentes et utilisant tantôt des dialectes arabes, tantôt le sabéen. Au premier siècle de notre ère, les Arabes nomades prennent le contrôle du Djawf puis s'infiltrent dans les régions voisines, à Mārib, à Najrān, à Karyat al-Faw et en Hadramaout. Karyat devient ainsi la capitale de Kahtān avant de devenir celle de Kinda au IIIe siècle de notre ère. À Mārib, les Arabes s'engagent dans l'armée royale et participent aux réfections de la digue dont les inscriptions mentionnent des « Arabes des hautes terres et de la Tihāma » et des « Arabes nomades Suflān ». La pénétration de ces nomades entraîne l'arabisation de tout le Yémen et facilite la diffusion de l'Islam.

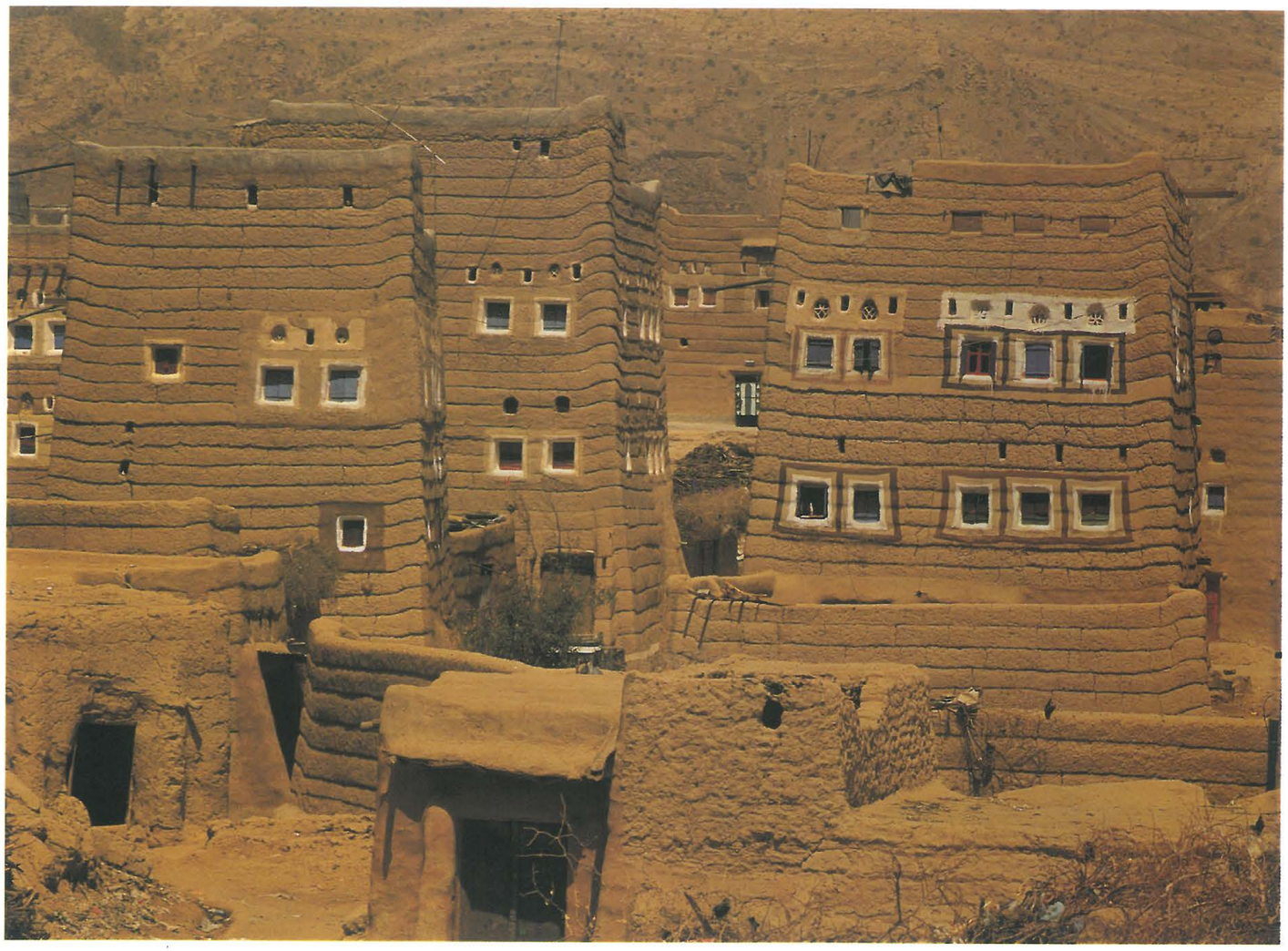
En Arabie du Nord et du Centre, le milieu naturel impose des contraintes plus rigoureuses. Les établissements se concentrent dans les oasis, qu'entoure une zone plus ou moins vaste d'agriculture extensive. Dans la plupart des cas, ces oasis dispersées dans l'immensité désertique abritent quelques poignées de cultivateurs, artisans et marchands.

LES OASIS DE L'ARABIE DÉSERTE

Certaines oasis ont fait fortune telles : Yathrib (Médine), Khaybar, Dedan, Tayma..., tant par l'abondance de leurs eaux que par leur aptitude commerciale, mais la plupart demeurent modestes, et même les plus vastes n'arrivent guère à subvenir aux besoins d'une importante population non agricole. Il faut donc admettre que ce chapelet d'oasis n'a jamais réussi à devenir avant l'Islam le foyer d'une brillante civilisation. Faute de pouvoir esquisser un tableau d'ensemble de l'Arabie du Nord, évoquons le destin de quelques villes.

Quand on quitte le ouadi Ramm jordanien vers le sud, longeant la bordure orientale du plateau du Hisma, on parvient à Tabuk, région relativement pauvre en vestiges archéologiques. Mais, non loin, dans une légère dépression où se déversent les pluies du Hidjāz, divers établissements agricoles se sont développés dès le second millénaire. Le plus important d'entre eux, Midian (la moderne Qurayyah), paraît davantage lié aux États du Nord (Moab, la Samarie et Damas) qu'à ceux du Sud. Ses habitants exercent des activités très nombreuses, agricoles, minières (en liaison avec les mines de Timna) et commerçantes. Après une grande expansion aux premiers siècles du premier millénaire, l'oasis n'offre plus guère de traces d'occupation continue, hormis deux bâtiments nabatéens. Au sud de Tabuk, le sanctuaire de Ruwwafah, construit sous le règne de Marc Aurèle, occupe une position insolite ; faute de constituer une étape caravanière, il sert aux tribus « thamoudéennes » installées dans les vallées intérieures du Hidjāz et sur les plateaux environnants.

À près de trois cents kilomètres plus à l'est, Tayma, la plus vaste oasis d'Arabie du Nord, mentionnée dans les Annales du souverain assyrien Tiglat-Phalasar III au VIIIe siècle avant notre ère, connaît son apogée deux siècles plus tard lorsqu'un souverain de Syrie du Nord, Nabonide, vient s'y installer. Le choix de Tayma s'explique par des motifs proprement religieux, mais aussi



**Habitat en terre du Djawf,
entre Barâkish et Saada.
Yémen.**

par la volonté de poursuivre une politique déjà engagée : tenter de s'assurer les bénéfices du commerce caravanier. Il lui faut pour cela contrôler les grandes oasis d'Arabie du Nord où deux routes se croisent : l'une reliant la Méditerranée au golfe Arabo-Persique ou à la Mésopotamie, l'autre sud-nord montant d'Arabie méridionale. Nabonide ne rouvre pas les oasis d'Arabie, mais les tient fermement, rôle que les Nabatéens joueront par la suite. Les *Annales* de Nabonide mentionnent aussi un royaume de Dedan, dans une oasis située à deux cents kilomètres au sud de Tayma, mais les souverains néo-babyloniens ne semblent pas l'avoir conquise. Vers la fin du Ve siècle avant notre ère, un royaume lihyanite s'y installe, entretenant des relations régulières avec les Arabes du Sud, puis, pour des raisons diverses, Dedan disparaît au tournant de notre ère sans même connaître d'occupation nabatéenne. La ville voisine de Madayn Salih (Hégra) devient alors le principal centre politique et commercial de cette région. Appartenant probablement au royaume nabatéen ou à une « zone d'influence » directe, la ville en est proche tant par sa culture que par son architecture, en particulier funéraire. Le matériel d'inspiration nabatéenne se retrouve encore plus au sud, le long des grandes voies caravanières jusqu'à Karyat al-Faw, mais n'implique pas une mainmise des Nabatéens sur l'ensemble du commerce d'Arabie. Aux premiers siècles de notre ère, le matériel romain jalonne, en quantité variable, ces voies jusqu'à Shabwa ; quant au matériel local, il demeure en grande partie inconnu, faute de fouilles.

Toutes ces villes d'Arabie connaissent, à partir du tournant de notre ère, une évolution politique similaire. De façon générale, deux types d'aristocratie se disputent leur domination : de puissants groupes de pasteurs et des chefs religieux. Les premiers convoitent et protègent ces oasis. Des clans s'y installent de façon plus ou moins permanente, exerçant un contrôle variable sur leurs activités politiques ou économiques. Tout en se réclamant d'ancêtres nomades, ces clans font souche et bâtissent des sanctuaires à leurs divinités ancestrales. Face à ces nomades, des personnages religieux tentent de s'imposer en invoquant un « saint » qui fonda, à une époque souvent mythique, un *haram* (lieu sacré autour d'une pierre noire, d'une source ou d'un arbre). Les fidèles reconnaissent alors le pouvoir des serviteurs du dieu et se plient à leurs règles : le *haram* devient un terrain neutre où le meurtre est interdit, où les tribus ennemies engagent des pourparlers, et où les échanges sont privilégiés. Le chef du *haram*, le *mansib*, acquiert prestige et richesse, et négocie, par exemple, l'exemption de taxes avec telle ou telle tribu nomade. Parmi ces *haram*, citons La Mecque et son sanctuaire de la Kaāba, Nakhla et son temple d'al-Uzza. Rappelons pour mémoire que les *hijrah* (enceintes sacrées) d'Arabie du Sud bénéficiaient aussi d'un statut particulier relatif à ses habitants et à leur négoce. Selon diverses sources, Sanaa, fondée au tournant de notre ère, et en particulier les quartiers de l'Église et du palais de Ghūmdān, étaient « protégés » de la sorte. Cette institution originale survit encore de nos jours au Yémen.

De manière générale, ces *haram* de la péninsule, situés dans les oasis, associent sanctuaires et marchés de renom. Une classe de marchands, d'administrateurs et de servants du culte y établit des structures politiques plus fortes et plus durables que dans n'importe quelle société nomade. Paradoxalement, alors que les Himyars – population sédentaire des hauts plateaux du Yémen – concluent des alliances avec les tribus nomades de Kinda, de Madhij et de Murād, et les byzantins des traités avec les Ghassanides, les Sassanides, eux, s'allient aux sédentaires dont les plus célèbres, les Lakhmides, sont installés à al-Hīra sur les bords de l'Euphrate. Dans les deux siècles précédant l'avènement de l'Islam, l'Arabie du Nord et du Centre connaît deux types d'affrontements, l'un interne entre confédérations tribales, l'autre externe entre les États périphériques (royaumes d'Arabie du Sud, empires sassanide et byzantin) et ces mêmes tribus. Aucun des protagonistes ne peut l'emporter, encore moins établir un État en Arabie du Nord.

L'Islam naît dans cette conjoncture économique, religieuse et politique qui caractérise l'Arabie occidentale au début du VIIe siècle. La Mecque, « ville

**Mines du roi Salomon
à Timna'. Nord-ouest d'Eilat.
Israël.**

caravanière » au territoire aride, pressé par le désert, mais aux relations commerciales étendues à l'Éthiopie, à la Mésopotamie et à la Méditerranée, devient une place financière importante aux mains des Korayshites. Située à mi-chemin entre le Yémen et la Syrie, elle entretient des liens aussi bien avec les princes de Yamāma qu'avec les Ghassanīdes d'al-Hīra ou les *kayls* d'Arabie méridionale. D'autre part, les cultes traditionnels des sources, des pierres et d'une triade féminine font de la Kaāba un sanctuaire aux oracles renommés. Ainsi, par ce carrefour, s'opèrent des échanges qui placent La Mecque dans le circuit de l'économie internationale, tandis que les pèlerinages contribuent à atténuer le cloisonnement tribal. La mémoire encore imprégnée des tentatives d'union en grandes confédérations, les marchands de La Mecque tentent par l'Islam de refaire l'unité des Arabes du Nord et du Centre. A la fin du VIIe siècle, leur victoire consacre l'instauration d'un État unique dans la péninsule arabique.

Lampe en bronze au manche terminé par un protome de bouquetin (ibex). Musée de Sanaa.

***Ci-contre :* Ouadi Shalala. Statuette de femme en bronze, tenant dans sa main gauche une petite lampe à huile. Haut. : 28,5 cm. Musée de Sanaa.**